EFFICIENCE ET OPTIMISATION :
LES FORMES SYNTAXIQUES DES PRATIQUES

DE L'EXPLICATION À LA PRATIQUE INTERPRÉTATIVE

Reprenons les choses là où elles se sont arrêtées l'an dernier, à la fin du séminaire et au moment des conclusions. La conclusion des conclusions insistait sur le fait que la prise en compte des « pratiques » dans l'économie générale de la sémiotique a entre autres comme effet de modifier *le statut de la description et de l'explication sémiotiques*. La pratique sémiotique par excellence, celle qui consiste justement à reformuler la signification dans un métalangage construit, a eu longtemps un statut ambigu : la solution la plus facile, en effet, consiste à traiter cette reformulation comme une « traduction », d'un discours de niveau « n » dans un discours de niveau « n+1 », le premier étant une sémiotique-objet à analyser, et le second, le discours même de l'analyse. C'est cette définition qui permettait de définir la pratique sémiotique comme « description » ou « explication », c'est-à-dire comme « traduction méta-linguistique » de la signification immanente.

Mais cette définition formelle était déjà battue en brèche au sein même des théories de la lecture, ou même de la réflexion herméneutique.

Du côté des théories de la lecture, on était conduit à distinguer notamment les « lectures savantes » des autres types de lectures[1], et, ce faisant, on butait alors sur le fait que les unes donnaient lieu à la production de discours d'analyse, alors que les autres ne pouvaient être prises en considération que sous forme de procédures perceptives et cognitives (notamment, dans les années soixante, la théorie des « fixations », « balayages », « hypothèses » et « vérifications d'hypothèses »). Mais du même coup, et en retour, on était conduit à s'interroger sur les « opérations » de lecture impliquées dans la lecture savante, en amont de la production du discours d'analyse, et tout particulièrement sur le statut perceptif et cognitif des modèles utilisés : ainsi, le « parcours génératif de la signification », de simulacre de la production du sens, devenait une séquence *d'expériences du sens*, une suite de procédures à mettre en œuvre pour produire la signification. Cela revient à reconnaître qu'au niveau « n+1 », on n'a plus seulement affaire à une simple reformulation, mais à une pratique complexe, appartenant elle-même à une gamme de pratiques comparables, et susceptible d'approches variées et pluridisciplinaires (cognitive, sémiotique, sociologique, etc.).

---

[1] A. J. Greimas rétorquait alors par une boutade « élitiste » : « On ne fait pas la sémiotique de la musique pour les idiots musicaux », et réaffirmait en cela la supériorité de principe de l'analyse sémiotique, susceptible de poser et articuler l'ensemble des conditions de toute lecture. On peut certes convenir de ce principe, et soutenir que l'analyse sémiotique n'est pas une « lecture », mais une « proto » ou « méta » lecture, mais cela ne suspend pas pour autant son statut de « pratique ». En outre, cela n'interdit pas non plus de se demander si les autres pratiques de lecture ne proposent pas elles aussi, y compris à titre implicite, des « conditions » de lecture, différentes de celles que produit l'analyse sémiotique.

Du côté de l'herméneutique, la célèbre critique de Paul Ricœur, qui dénonçait le « guidage téléologique » masqué par l'explication sémiotique[2], renvoie à la même difficulté. En effet, s'il y a un « guidage téléologique » de l'explication, cela signifie que cette dernière ne peut être considérée comme une procédure automatique et impersonnelle de reformulation, et que son résultat ne peut être présenté comme un « simulacre ».

Selon Ricœur, l'explication serait en effet soumise à un « projet » implicite, une visée guidée par une appréhension préalable du sens de l'action, une sorte de projection, sur le texte, et par l'intermédiaire des modèles explicites de l'analyse, de nos intuitions forgées antérieurement par l'expérience du temps et de la temporalisation de l'action. *Projet*, *visée téléologique*, *sens intuitif*, *expérience du temps* : tout conduisait déjà à une autre définition de l'activité méta-sémiotique, qui en ferait une sémiotique-objet à part entière, distincte de la sémiotique-objet analysée.

Mais l'objection de Paul Ricœur va plus loin encore, puisqu'elle relativise la pratique explicative, et en fait une pratique parmi d'autres. En effet, elle ne diffère des autres pratiques de lecture que par la forme de l'explication, par la médiation des modèles explicites qu'elle interpose entre le moment de la visée téléologique et le moment de la production de l'analyse. Mais elle partage avec toutes les autres pratiques de lecture, ce qui fait d'elle, justement, un certain type d'herméneutique : *projet*, *visée téléologique*, *sens intuitif*, *expérience du temps*.

De fait, l'explication sémiotique a souvent changé de statut. Un bref retour en arrière montre en effet que ce type de réflexion a d'abord été situé dans une hiérarchie des niveaux sémiotiques, notamment chez Greimas (dans *Sémantique Structurale*[3] : niveaux *descriptif*, *méthodologiqu*e et *épistémologique*), sur le modèle conçu par Hjelmslev des sémiotiques-objets, des méta-sémiotiques et des sémiologies. La prolifération virtuelle des niveaux de métalangage, souvent discutée à l'époque du structuralisme (notamment par Lacan et Greimas lui-même) est ici arrêtée par une décision épistémologique.

Cette conception de la réflexion épistémologique se caractérise par la *RÉCURSIVITÉ* du principe d'engendrement qui la fonde, à l'égard duquel toute imposition de limite fait figure de décision arbitraire.

Par la suite, avec le développement de la sémiotique du discours, cette relation entre niveaux méta-sémiotiques a été implicitement reconduite et transformée grâce à la notion d' « inter-textualité » (ou « inter-discursivité ») : dans le discours épistémologique, la description sémiotique fait figure d'intertexte, qui mentionne, cite, commente et reformule le texte premier, et qui est lui-même susceptible d'être cité, mentionné, décrit et commenté au niveau épistémologique. Cette seconde époque a notamment favorisé les procédés de sémiotisation « de seconde main », puisqu'à ce compte, n'importe quel discours descriptif, même élaboré en dehors du champ scientifique de la sémiotique, peut être ainsi « récupéré », et reformulé en

[2] Paul Ricœur, « La grammaire narrative de Greimas », *Actes Sémiotiques-Documents*, II, 15, Paris, CNRS, 1980, texte ensuite repris dans *Lectures II*, Paris, Seuil, 1992.
[3] Algirdas Julien Greimas, *Sémantique structurale*, Paris, PUF, 1986 [Paris, Seuil, 1970], pp. 13-17.

méta-langage sémiotique. Dès lors, le discours épistémologique de la sémiotique, pris dans cette boucle rétroactive et tautologique, n'intervient que pour justifier après-coup une telle reformulation, sans véritable gain heuristique : c'est la limite critique du principe de *RÉFLEXIVITÉ* qui caractérise cette seconde conception.

Mais si le « niveau n+1 » est défini comme celui des pratiques, la délimitation et la définition des « plans d'immanence », pour reprendre l'heureuse formule de Jean-François Bordron[4], obéit au moins à quatre nouvelles contraintes, qui interdisent aussi bien le fonctionnement *récursif* que le fonctionnement *réflexif* :

1- Chaque niveau est défini par son propre champ d'expression, correspondant à des types d'expérience différentes, de sorte que chacun est irréductible à l'autre. Le méta-langage de niveau « n+1 » obéit donc à des règles de constructions différentes de la langue naturelle utilisée au niveau « n ». Par exemple, l'organisation des formants sensibles en « dimension plastique » au niveau des textes-énoncés constitue un gain d'articulation irréversible par rapport au niveau des figures-signes.

2- Chaque niveau procède donc de manière différente pour produire un « plan de l'expression » pertinent, et on en connaît la hiérarchie :
   a. unités élémentaires, isolées par analyse dans le continuum perceptif, et fixées par commutation, pour les *figures-signes* ;
   b. réseaux textuels et isotopies structurantes, fixées par la recherche d'une interprétation cohérente, pour les *textes-énoncés* ;
   c. organisation actantielle et modale des scènes prédicatives, pour les *pratiques* ;
   d. régimes spatio-temporels de la confrontation entre les pratiques, pour les *stratégies* ;
   e. style et axiologie des rythmes de confrontation, pour les *formes de vie*.

3- Chaque niveau est défini par la manière dont il entre en relation avec les autres, antécédents et subséquents, grâce aux *opérations d'intégration et/ou de syncopes* rhétoriques[5], et à des sémiotiques-objets intermédiaires.

Par exemple, entre le niveau des textes-énoncés et celui des pratiques, il faut prendre en compte les supports et les objets-supports, de sorte que les textes-énoncés puissent intégrés comme des « objets » dans les pratiques, dans la mesure, notamment, où certains des objets impliqués dans une pratique sont des supports d'« inscriptions ». Dès lors, les « pratiques de lecture » se distinguent entre elles non seulement par les procédures qu'elles mettent en œuvre, par leurs produits, mais aussi par la manière dont elles traitent l'objet-support du texte (le

[4] Présentation orale, Séminaire 2005, Conclusions.
[5] Cf. Jacques Fontanille, Présentation orale, Séminaire 2005, Introduction.

livre, par exemple) : la lecture savante, à la différence de la lecture ordinaire quotidienne, ou, à l'autre extrême, de la pratique bibliophilique, fait peu de cas de l'objet-livre.

Le principe d'intégration ascendante ou descendante, avec ou sans syncopes, entre les différents niveaux, s'applique donc tout particulièrement à celui des pratiques. Par conséquent, la manière dont une pratique prend en charge les niveaux inférieurs et supérieurs entre dans sa définition spécifique.

Par exemple, dans le sens de l'intégration descendante, la pratique de la lecture savante, comme on l'a suggéré plus haut, « syncope » l'objet-support et s'efforce d'accéder directement au texte, alors qu'à l'opposé, la pratique du bibliophile vise principalement l'objet-support, et considère comme secondaire l'accès au texte lui-même.

Dans le sens de l'intégration ascendante, la pratique de l'analyse s'efforce stratégiquement de se situer par rapport à d'autres pratiques du même type, et/ou concurrentes , et pour cela, elle dispose une chaîne de garants, qui prend la forme d'une filiation ou d'un réseau d'acteurs, représentant globalement l'actant destinateur : ce sont les « références », les mentions de lectures antérieures, et de lecteurs autorisés et légitimes, sous la caution desquels l'analyste se présente comme un actant « hétéronome ». A l'opposé, la pratique de la lecture quotidienne installe un actant « autonome », voire un simple « non sujet », obéissant aux codes génériques et à l'expérience immédiate que lui procure la fiction, mais, ce faisant, elle doit être « ajustée » elle aussi à d'autres pratiques concurrentes, mais de type différent, et notamment être « protégée » des autres pratiques quotidiennes qui sollicitent le lecteur. L'une comme l'autre intègrent donc une part de *stratégie*, l'une grâce à l'intégration d'une filiation critique, l'autre par l'adaptation à l'environnement actuel de la lecture.

A la *récursivité illimitée* de la première conception, à la *réflexivité tautologique* de la seconde, on propose donc de substituer la *TRANSITIVITÉ INTÉGRATIVE* (et/ou syncopée, et tout état de cause : fondamentalement rhétorique) de la troisième.

Dès lors, en inversant le raisonnement, on peut dire, à titre d'hypothèse de travail, que toute intégration ascendante (c'est-à-dire quand le niveau « n » intègre une représentation plus ou moins complète du niveau « n+1 ») est de nature méta-sémiotique : si le texte intègre des représentations de la pratique de lecture ou d'analyse, il développe une dimension méta-sémiotique de type analytique ; si une notice de mode d'emploi est apposée sur une machine, celle-ci intègre elle aussi une dimension méta-sémiotique, de type technique et didactique. Et, pour la même raison, une pratique qui affiche, à travers sa forme syntaxique, son rapport aux autres pratiques intègre une dimension méta-sémiotique de type stratégique.

Ce raisonnement nous conduit à considérer (i) d'une part que toute pratique peut à ce titre intégrer stratégiquement une pratique méta-sémiotique, ou, tout simplement, une pratique interprétative, et que, (ii) toute pratique interprétative est confrontée, en raison de l'intégration possible d'une dimension stratégique, à d'autres pratiques. Globalement, cela revient à conclure que l'actant opérateur de n'importe quelle pratique, dès lors qu'elle intègre une part de stratégie, est aussi un interprète, au moins à l'égard de sa propre pratique. L'observateur et

l'interprète impliqués dans leur propre pratique interprétative : voilà un motif bien banal en anthropologie, mais encore faut-il en apporter la démonstration, et en valider la valeur heuristique, au-delà des déclarations incantatoires et des positions idéologiques infalsifiables.

LA FORME SYNTAXIQUE DES PRATIQUES INTÈGRE UNE STRATÉGIE

L'efficience de la « bonne forme »

Nous cherchons maintenant à définir l' « efficience » des pratiques, ou, en somme, à identifier ce qui en fait des pratiques réussies, évaluées positivement dans leur cours et dans leur résultat. L'hypothèse qui nous guide est que cette efficience implique une dimension interprétative et l'intégration d'une part de stratégie dans toute pratique.

Le rituel offre un exemple canonique d'efficience syntaxique. Elle tient en effet essentiellement à l'organisation syntagmatique, aspectuelle et rythmique de la séquence praxique. Plus précisément, les rituels, et notamment les rituels de sacrifice, constituent globalement un « don », mais il faut, comme dans toute procédure de « don », que le destinataire sache le reconnaître comme tel ; en cela, le rituel s'apparente à une forme de communication persuasive, susceptible de mettre le destinataire en confiance, et en mesure de distinguer la procédure du rituel de toute autre procédure. Et les participants du rituel eux-mêmes doivent aussi se persuader qu'ils sont engagés dans une pratique spécifique, isolée de toute pratique concurrente, et différente de toute pratique apparentée.

Globalement, il apparaît dans le détail de l'analyse que le rythme, la structure aspectuelle et l'ordonnancement syntagmatique du rituel exercent une persuasion et facilitent l'interprétation concernant le statut de la pratique en cours. En somme, le caractère « fermé », « rigide », « récurrent » de la séquence est en lui-même une modalisation explicite de l'acte d'énonciation, une « figure » qui manifeste figurativement et de manière perceptible la « bonne forme » syntaxique et qui est destinée à susciter une reconnaissance distinctive du caractère rituel de la pratique.

Au quotidien, par exemple, parmi toutes les manières de se nourrir, il en est certaines qui confèrent à cette pratique le caractère d'un quasi-rituel : c'est le cas, notamment, du « repas familial », du « dîner entre amis » ou du « déjeuner professionnel ». Nous examinerons tout à l'heure plus précisément la forme de cette pratique, mais d'ores et déjà, une évidence s'impose : la ritualisation des pratiques alimentaires est la seule manière que nous ayons de nous persuader que nous sommes dans le cadre d'une pratique appelée « repas », et c'est en outre une manière d'articuler cette pratique avec d'autres : la vie de famille, les relations amicales, les réunions de travail, etc.

Les types modaux de l'efficience

Pier Luigi Basso[6] a proposé de distinguer plusieurs types d'agencements syntaxiques, selon l'isotopie modale dominante qui en garantit la cohérence :

La PRAXIS est réglée au minimum par le *pouvoir*, selon une organisation syntaxique dont la valeur ne réside que dans la possibilité d'une réalisation, et dans la capacité de l'accomplir. Il s'agit donc de la forme générique minimale. Son évaluation est donc purement factuelle : « possible » ou « impossible », la PRAXIS aboutit ou n'aboutit pas.

La PROCÉDURE manifeste un *savoir*, dans la mesure où elle présuppose une programmation préalable, et l'apprentissage de cette programmation par l'actant opérateur. Son évaluation sera donc plus élaborée, puisqu'elle tiendra compte, outre sa capacité à aboutir, du bon ordonnancement des étapes de l'action.

La CONDUITE est dirigée par un *vouloir*, car la forme syntaxique adoptée est interprétée dans ce cas comme imputable à un actant responsable, et comme manifestant des intentions, des tendances et des valeurs qui lui sont propres, individuellement. Dès lors, l'évaluation pourra s'appuyer sur cette imputation, et porter notamment sur les valeurs exprimées par le comportement de l'actant.

Le PROTOCOLE implique un *devoir*, puisque son efficience est réglée de l'extérieur de la praxis, par des règles et des normes qui s'imposent à tous les participants. L'évaluation est ici préétablie, et porte sur le respect des règles et des normes, qui concernent aussi bien l'ordonnancement, les valeurs, les rôles, que les détails figuratifs.

Le RITUEL, enfin, suppose un *croire*, partagé par tous les participants, et qui est nécessaire à la réussite de l'action. A ce stade d'élaboration de la pratique, l'évaluation peut porter sur tous les niveaux antérieurs, aussi bien que sur l'intensité et la véracité de la croyance spécifique.

Pour être opératoire, cette répartition doit être affinée, en introduisant sur un principe méthodologique établi dans *Sémiotique du discours*[7] et qui consiste déployer les niveaux de modalisations combinables. En effet, s'il est légitime de limiter la « praxis », qui est le mode d'agencement le plus général, au seul effet du « pouvoir-faire », le « protocole », par exemple, ne peut reposer uniquement sur un « devoir », et implique lui aussi un « pouvoir-faire » et un « savoir-faire » ; le devoir y domine, certes, et peut même être assumé dans certain cas par une institution ou une fonction spécifiques, mais il n'est efficient que par combinaison avec les autres modalités. Et il en est ainsi de tous les autres types, qui ne sont pas seulement définis par une isotopie modale dominante, mais aussi par leur position hiérarchique dans une combinatoire modale.

On proposera donc la typologie suivante :

- niveau M1 : *pouvoir* = PRAXIS

[6] Communication orale, Séminaire 2005.

[7] Jacques Fontanille, *Sémiotique du discours*, Limoges, PULIM, 2003, chap. Actants et Acteurs. Cette présentation s'inspire d'une proposition orale de Jean-Claude Coquet, elle-même non publiée.

- niveau M2 : *pouvoir* + *savoir* = PROCÉDURE
- niveau M3a : *pouvoir* + *savoir* + *vouloir* = CONDUITE
- niveau M3b : *pouvoir* + *savoir* + *devoir* = PROTOCOLE
- niveau M4a : *pouvoir* + *savoir*+ *vouloir* + *croire* = RITUEL « autonome »
- niveau M4b : *pouvoir* + *savoir* + *devoir* + *croire* = RITUEL « hétéronome »

Il ne faut pas se cacher que même cette typologie affinée ne suffit pas à rendre compte de manière exhaustive de l'ensemble des combinaisons possibles : par exemple, certaines formes de « conduite » n'associent que le « pouvoir » et le « vouloir » (sans « savoir »), et on les désigne plus couramment comme « agissement » ; de même, la participation aux rituels peut être purement imitative, et ne comporter aucun « savoir » préalable ; et enfin, la répétition, régulière ou épisodique, peut modifier chacune de ces configurations modales,

- pour en faire des ROUTINES (niveaux M1 et M2 : à partir de la « praxis » et de la « procédure »)
- ou des HABITUDES (niveaux M3-M4 : à partir des « conduites » et des « rituels »)
- ou même des MANIES, si la seule répétition peut se substituer au vouloir ou au devoir, et en tenir lieu.

En outre, en modifiant quelques autres paramètres, notamment l'extension temporelle, et la nature, collective ou individuelle, de l'actant responsable, on rejoint alors les COUTUMES et les TRADITIONS.

S'agissant des réalisations praxiques concrètes, il faut enfin s'attendre à ce qu'aucune n'appartienne exclusivement à l'un ou l'autre de ces types, voire que la plupart adoptent successivement les propriétés de plusieurs d'entre eux. De fait, dans la « pratique en acte », des confrontations et des ajustements ont lieu en toute phase du parcours, qui permettent de passer d'un type modal à l'autre, d'une combinaison modale à l'autre, d'une forme aspectuelle à l'autre.

La solution la plus prudente, et la plus à même de conduire à des analyses adéquates, consiste d'abord à identifier les variables, qui sont au moins de trois sortes : (i) les isotopies modales dominantes, (ii) les combinaisons et niveaux de modalisation acceptés, (iii) les formes aspecto-temporelles (notamment singulatives, itératives, originaires, etc.). Ensuite, même si la recherche et la définition des types de séquence canonique (cf. supra) est nécessaire, elle n'est pas le but ultime, encore moins le moment heuristique majeur de l'analyse. En effet, comme on va tenter de le montrer maintenant, ce qu'il y a de spécifique à la forme sémiotique des pratiques, et qui la distingue notamment de la forme sémiotique des textes-énoncés et des signes, c'est bien le processus adaptatif et stratégique de la « sémiose en acte ». L'objectif est par conséquent la description et la modélisation des transformations entre les régimes types de la pratique, la transformation des modes d'adaptation en devenir.

Efficience, confrontations pratiques et adaptation stratégique.

LA GÉNÉRALISATION DU PRINCIPE D'ADAPTATION

Du point de vue du *sens pratique*, les séquences canoniques et les régimes types de la pratique ne peuvent être simplement considérées comme des modèles d'analyse, disponibles pour un observateur ou un interprète qui ne serait pas impliqué. Comme nous l'avons déjà montré, cet « interprète » est lui-même impliqué dans sa propre pratique, parfois même aussi, et en même temps, dans la pratique dont il fait l'interprétation, et les séquences canoniques et les régimes types fonctionnent alors comme des horizons de référence, de garantie, voire de pression persuasive, pour résoudre des problèmes posés dans la pratique elle-même.

La syntaxe intrapraxique, ou tout simplement « praxique », est donc par définition une *syntaxe de confrontation et d'adaptation*, éventuellement (et seulement éventuellement) guidée par l'horizon d'une séquence canonique, et elle implique toujours, au moins implicitement, une activité interprétative, qu'elle soit réflexive (auto-adaptative) ou transitive (si elle se réfère à un horizon de référence typologique ou canonique).

On pourrait par exemple être tenté de définir le « protocole » comme une programmation rigide, et entièrement décidée à l'avance ; mais cette conception ne concerne, et imparfaitement, que le cas particulier des cérémonies ; et même dans ce cas, la mise en scène préalable la plus détaillée ne peut tout prévoir, et encore moins exclure à l'avance tout incident ou accident de parcours : on voit bien que ce cas extrême ne peut fonder une théorie de la pratique, et qu'au contraire, il est très spécifique, soumis à des contraintes et des restrictions exceptionnelles. Hors de ce cas idéal et marginal, le protocole est un ensemble préconstruit de réponses à la plupart des situations et des problèmes que posent un certain type de pratiques institutionnelles ; son usage « canonique » et générique suppose donc, par principe, une pratique en cours, où apparaissent des situations *occurrences*, voire des occasions, des rencontres et des incidents, qui devront être rapportés à des *types* et à des *normes*, pour recevoir une solution « protocolaire », et simplifier d'éventuelles négociations en procurant des réponses préconstruites.

Le cas du « rituel » est plus délicat, puisque son efficience est supposée découler de la stricte application d'un schéma et d'un parcours figuratif figé. Pourtant, c'est sans doute le cas qui réalise le mieux le principe d'adaptation stratégique. En effet, le parcours figuratif ne fige qu'une partie des éléments de la pratique : on voit bien par exemple, dans l'histoire de la messe catholique, que le comportement et l'habillement des fidèles, voire leur degré de participation au rituel, évolue constamment, et qu'à cet égard, la dimension ritualisée de cette pratique doit être ajustée, selon les époques et les cultures, aux usages et aux tendances.

Le rituel lui-même constitue globalement une solution à un problème rencontré par une communauté ; ce problème peut être originaire et récurrent, et la solution, périodique (comme dans le cas de l'eucharistie), ou accidentel, et la solution, ponctuelle (comme dans le cas des rituels thérapeutiques africains). Enfin, la participation individuelle est réglée par des

principes très variables : certains rituels, comme la messe, ne sont que des occasions offertes à chacun de participer selon l'intensité de sa foi et de son engagement, et l'efficience du rituel de l'eucharistie ne dépend pas de l'intensité de la foi des fidèles ; d'autres, en revanche, comme les pratiques spiritistes, sont réputées exiger la croyance et l'engagement de tous les présents, faute de quoi le rituel échoue : autant d' « adaptations » variables et spécifiques.

Toute pratique implique donc, par définition, une séquence de résolution, de mise en forme signifiante à partir d'une situation initiale de « défaut de sens » (pour reprendre la formule de Pier Luigi Basso), et cette séquence aura la forme suivante :

<DÉFAUT DE SENS – SCHÉMATISATION – RÉGULATION – ADAPTATION>

La « schématisation » est le moment où une situation-occurrence problématique soit rapportée à une situation-type dont on connaît la solution, soit aménagée par auto-adaptation. La « régulation » est le moment où la solution (la forme efficiente) est projetée sur l'occurrence. Et enfin l' « adaptation » est la mise en forme stratégique du parcours de la pratique. La pratique a donc la forme syntaxique d'une « scène de résolution » d'un point de vue discursif, et d'une « épreuve » d'un point de vue narratif.

Chacun des principaux « régimes syntagmatiques » de la pratique, puisqu'il obéit à des modalisations spécifiques, est donc caractériser par un *mode de régulation* propre.

1- Praxis (pouvoir) : la régulation agit sur les enchaînements entre les étapes ;
2- Procédure (savoir) : la régulation s'appuie sur une programmation préalable des phases et de leur succession ;
3- Conduite (vouloir) : la schématisation procède par iconisation auto-adaptative, et la régulation consiste en une manifestation figurative des motivations ;
4- Protocole (devoir) : la schématisation est un figement des rôles et des étapes, et la régulation, une projection immédiate de ces rôles sur les aléas du parcours ;
5- Rituel (croire) : la régulation repose sur le rythme et la gestion temporelle de la séquence.

Il en résulte que par exemple la « conduite » correspond à une identité modale (Vouloir / pouvoir + savoir), et à une définition aspectuelle où l'iconisation des motivations repose sur un certain agencement des enchaînements, des phases et de leur succession.

LE MODÈLE DE L'EFFICIENCE PRAXIQUE

La question à traiter, à travers l'efficience et l'optimisation des pratiques, est en somme celle de l'émergence de la signification dans l'action, et, plus généralement de la construction des valeurs pratiques. Ces valeurs, actualisées dans la forme syntagmatique, sont par conséquent contrôlées et engendrées par des « valences », que les analyses précédentes dessinent déjà. Globalement, l'efficience s'apprécie en fonction des formes d'un processus d'adaptation, et cette adaptation est soumise à deux directions concurrentes, la *programmation* et l'*ajustement*.

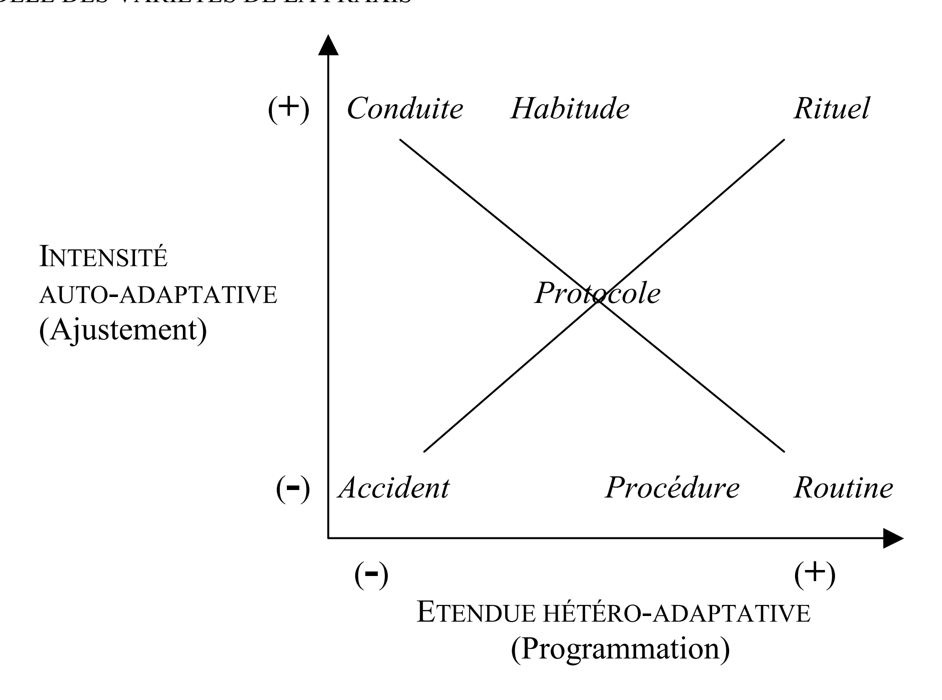
D'un côté, en effet, la pratique doit se soumettre à un certain nombre de contraintes, que ce soit la présence de pratiques concurrentes déjà engagées, ou des normes et des règles qui préexistent à la mise en œuvre de toute occurrence particulière : il faut donc tenir compte d'un inévitable facteur de *programmation externe*. Cette valence de programmation est *extensive*, car elle s'apprécie graduellement en fonction de la taille du segment programmé, de sa complexité et de sa durée, du nombre de bifurcations et d'alternatives envisagées, et de la capacité d'anticipation globale qu'elle comporte.

De l'autre, la pratique se construit par *ajustement progressif*, et elle procède par invention d'un parcours qui cherche sa propre stabilité et sa signification dans la confrontation avec les contraintes évoquées plus haut. On voit bien qu'à cet égard, le *protocole* est plus fortement contraint que la *conduite*, et que la *procédure* l'est moins que le *rituel*. De même, une *conduite* singulière est nécessairement plus innovante qu'une *habitude*, et une *procédure*, qu'une *routine*. Quant aux *manies*, elles imposent une programmation inéluctable, insensible au contexte et aux circonstances. Comme on l'a déjà suggéré, il y a donc des pratiques auto-adaptatives, à opposer aux pratiques hétéro-adaptatives, et ces pratiques auto-adaptatives sont *intensives*, car elles présupposent à la fois, du point de vue de la responsabilité, des degrés d'imputation de l'action à l'actant, et, du point de vue de l'engagement de cet actant, une évaluation graduelle de la pression d'ajustement qu'il exerce sur sa propre pratique.

L'éclat, l'accent d'intensité sont du côté de la valence d'ajustement et d'*ouverture*, alors que la contrainte, la stabilité dans le temps et dans l'espace sont du côté de la valence de programmation et de *fermeture*. C'est donc en raison de la tension entre ces deux valences que certaines pratiques semblent plus « ouvertes » et d'autres, plus « fermées ».

Mais on ne peut s'en tenir à l'opposition entre les pratiques auto- et hétéro-adaptatives, dans la mesure où chaque pratique est en quête de la propre signification dans une négociation permanente entre les deux valences de contrôle. Il faut donc envisager un modèle plus dynamique que la seule opposition catégorielle, où les valeurs de la pratique sont engendrées par les tensions et équilibres variables entre les deux valences.

MODÈLE DES VARIÉTÉS DE LA PRAXIS



Ce modèle, qui ignore délibérément les définitions modales, et les hiérarchies proposées plus haut, fait apparaître de nouvelles propriétés, et de nouvelles différences : des para-synonymes, comme « habitude » et « routine », ou « procédure », « protocole » et « rituel », deviennent ici des antonymes, en raison de leur position différente par rapport à la valence d'ajustement.

En effet, la valence intensive permet d'apprécier l'engagement de l'actant dans l'ajustement de sa pratique aux « circonstances », et dans la recherche de sa signification. Il est clair qu'à cet égard, il existe bien deux types de pratiques itératives, celles qui, comme la *routine*, ne supposent qu'un très faible investissement dans l'ajustement circonstanciel, et celles qui, comme l'*habitude*, impliquent au contraire une parfaite adaptation à toutes circonstances. Assumées collectivement, elles offrent la même distinction : les *coutumes* sont faiblement ajustables, alors que les *traditions* ne peuvent vivre et perdurer qu'en raison de leurs capacités auto-adaptatives.

De même, si la *procédure* permet de faire, c'est pratiquement dans l'ignorance des circonstances, alors que le *protocole*, au contraire, est entièrement conçu pour les prévoir, les négocier, leur résister ou les intégrer ; et, à la limite, le *rituel* est un traitement toujours disponible pour les problèmes posés au niveau des stratégies et des formes de vie, une réponse possible aux demandes soit des participants, soit du monde extérieur.

La *conduite* comporte, en raison de sa composante volitive, un fort engagement auto-adaptatif, mais il est modulable, comme en témoigne la série lexicale « agissement, comportement, conduite », où il apparaît que le degré d'imputation de l'action à un actant responsable varie entre une imputation seulement hypothétique (les agissements) et une imputation confirmée (la conduite).

Quant à l' « accident », il n'implique ni ajustement ni programmation, il n'est qu'un hapax événementiel, qui n'induit aucune adaptation, et il s'apparente en cela au lapsus et à l'acte manqué, pour nous rappeler à tout moment que tout actant engagé dans une pratique est un corps, et qu'à ce titre il est soumis aux interactions contingentes avec d'autres corps, eux-mêmes engagés dans d'autres pratiques. Le fait qu'il soit contingent et inadaptable ne le rend pas pour autant insignifiant, puisqu'il manifeste au moins à la fois l'incompatibilité provisoire entre deux ou plusieurs pratiques, et le caractère somatique et « incarné » de l'imputation de l'action à l'actant.

Enfin, le régime générique de la « praxis » a disparu de ce modèle, puisqu'il est commun à tous les autres. En outre, et comme on l'a déjà fait remarquer, il n'est pas producteur d'une valeur spécifique, il n'est pas une qualification particulière de la pratique, et il ne peut donc occuper une position identifiable dans les tensions entre les deux valences.

Rappelons ici qu'il importe assez peu que les lexèmes de la langue naturelle, que nous utilisons par commodité, obéissent plus ou moins bien à cette distribution, puisqu'il s'agit ici non pas d'une analyse lexicale, mais de positions construites, qui correspondent inégalement à l'expérience figée par ces lexèmes, mais parfaitement à notre expérience intime de la gestion des pratiques.

ENTRE PRATIQUES ET STRATÉGIES

Nous avons déjà noté que la forme syntaxique des pratiques comporte une dimension méta-sémiotique (interprétative), permettant, notamment, d'afficher l'identité distinctive de la pratique en cours, par rapport aux autres qui lui sont concomitantes ou apparentées. Cette dimension méta-sémiotique, à travers l'expression d'une forme syntaxique, et la valeur qui en émane, résulte entre autre d'une adaptation stratégique à d'autres pratiques.

Mais, comme nous allons essayer de le montrer maintenant, elle est le lieu même où se forge la signification de la pratique en cours, le lieu de la « quête du sens » en acte ; et si cette hypothèse est valide, la description de tels processus doit conduire à l'identification de sémiotiques-objets *stricto sensu*, constituées par la réunion d'un plan de l'expression et d'un plan du contenu. En somme, le processus d'adaptation serait le processus sémiosique même de la pratique, celui qui construit peu à peu la relation entre une expression et un contenu.

Pratiques amoureuses : une séquence en construction

EXPRESSION ET CONTENUS « EN ACTE »

Sans prétendre à une description exhaustive des pratiques amoureuses, on peut, pour commencer, examiner les motifs stéréotypés des « prémisses » de la rencontre amoureuse : (1)

le *regard* échangé ; (2) le *sourire* réciproque ; (3) le *contact verbal* : le mot, la boutade, l'apostrophe… ; (4) la *première activité* commune.

L'ordre canonique de ces quatre premiers motifs, sans constituer pour autant une contrainte chronologique, repose sur les degrés d'engagement corporel et personnel dans l'échange, et, par conséquent sur une chaîne de présuppositions hiérarchiques qui fonde d'éventuelles combinaisons par enchâssement : par exemple, l'« activité » accueille des paroles, des regards et/ou des sourires, ou encore le « sourire » comprend nécessairement un « échange de regards ». Tous sont caractéristiques d'un processus d'*ouverture* réciproque à l'autre : le regard accueille le regard, le sourire donne à voir et à imaginer une émotion, l'activité partagée fait une place à la participation de l'autre, etc. Les relations de présuppositions induisent déjà l'ébauche d'une séquence, qui n'est pourtant que potentiellement reconnaissable.

Ajoutons maintenant (5) la *connivence naissante*, qui résulte de la seule réitération des phases (1) à (4). La connivence, qui comporte sinon une véritable confiance réciproque, au moins une ouverture et un crédit à confirmer (donc, une fiducie potentielle), s'analyse en plusieurs dimensions.

Du point de vue *modal*, la réitération des phases antérieures permet de vérifier qu'elles ne sont pas dues au hasard (ce qui sera confirmé à l'étape suivante, celle des « multiples rencontres fortuites »), mais, chacune gardant la mémoire des précédentes, elles semblent résulter d'une « pression » qui incite à l'ouverture réciproque ; on passe donc du « pouvoir ne pas être » ou du « ne pas devoir être », au « vouloir faire » et au « ne pas pouvoir ne pas faire ».

Du point de vue *temporel*, la connivence procure un avenir à la relation, en installant un potentiel d'ouverture plus important, susceptible de se réaliser dans des échanges ultérieurs. Ce potentiel d'ouverture était certes déjà présent dans les phases antérieures, mais il fallait au moins la confirmation par réitération, et donc une stabilisation fiduciaire, pour qu'il soit inscrit dans le devenir de la relation.

Arrive ensuite l'étape (6), celle des multiples rencontres fortuites, de moins en moins fortuites. Les concours de circonstances se répétant à l'identique, ils impliquent un autre type d'« explication », à l'état latent, une sorte de question implicite, ou de problème à résoudre, qui demande réponse. L'*accident*, en somme, demande à être converti en une autre forme de la *praxis*.

L'ajustement en temps réel se poursuit donc, notamment par la généralisation de la « pression » d'ouverture à autrui, puisque la convergence et l'échange ne concernent plus seulement quelques motifs isolés, spécifiques de la relation amoureuse, mais s'étendent à toutes les activités, à toutes les occasions, et à un grand nombre de pratiques quotidiennes. En somme, à cette étape du parcours, tous les chemins mènent à l'autre, et l'un et l'autre finissent par le remarquer. Dès lors, cette convergence ayant été reconnue, le caractère fortuit des rencontres disparaît progressivement, en même temps que leur nombre augmente, et comme une séquence canonique peut être reconnue, une programmation est désormais envisageable.

C'est alors qu'intervient l'activité interprétative, individuelle ou duelle ; l'étape (7), celle de la lecture rétrospective, de (1) à (6) va conduire à (i) à un changement de régime praxique, et (ii) à la reconnaissance de la séquence engagée. Seuls, chacun en soi-même, ou ensemble, les partenaires interprètent alors l'ensemble des « ouvertures » et des convergences, et notamment celle des rencontres fortuites, comme une « synchronisation compulsive », la synchronisation résultant d'une relecture passionnelle du caractère à la fois « fortuit » et « itératif » des rencontres. L'activité interprétative pose donc la « synchronisation compulsive » comme plan de l'expression pour un contenu affectif qui reste à préciser, mais qui est d'ores et déjà identifié comme une « pression » indépendante de la volonté des deux partenaires, la « pression auto-adaptative » pour une ouverture réciproque des pratiques des deux partenaires, grâce à tous les moyens de partage et d'échange.

Les rencontres fortuites existaient avant les étapes 1 à 5, mais n'avaient pas été remarquées (prédisposition subconsciente), et leur « défaut de sens » (la contingence, l'occasion aléatoire) est ici compensé. Les phases 1 à 4 font alors office de mémoire de l'origine, et elles serviront ensuite de point de comparaison et de situation de référence pour toutes les phases antérieures ; elles seront même susceptibles, si l'aventure se prolonge, d'alimenter entre autres quelques disputes d'amoureux ou des scènes de ménage.

Suivent alors, et cette fois comme programmés par les phases antérieures, les premiers contacts amoureux (la main, l'effleurement, le baiser…), la découverte des corps…

Marquages, tensions et quête du sens

La séquence est composée d'un certain nombre de motifs canoniques, qui sont des « icônes » de la relation amoureuse, mais qui présentent toutes une propriété particulière (la durée, l'intensité, la répétition, etc.) qui transforme chacun de ces motifs en un maillon d'une chaîne qui est elle-même progressivement reconnaissable. Le regard échangé est marqué une intensité et une durée de fixation inhabituelles dans une interaction sociale, et ce d'autant plus s'il n'est pas motivé par une pratique spécifique ; le sourire est lui aussi marqué par son absence de motivation pratique, et là aussi le défaut de sens fonctionne comme « ouverture » aux sens possibles, en attente de remplissement ; et les multiples « rencontres fortuites » demandent elles aussi une explication qui ne viendra que de leur devenir ultérieur.

La « marque », en l'occurrence, est toujours ici un « supplément sensible » qui renvoie à un manque immanent, à un défaut de sens : un excès d'intensité, de durée ou de répétition, qui semble immotivé dans les pratiques, des hasards incompréhensibles, des convergences inhabituelles, etc. Entre plusieurs pratiques qui connaissent de nombreuses intersections, quelques figures reçoivent, en raison du « défaut de sens » de ces intersections mêmes, un marquage spécifique, et la chaîne de ces marquages invite au dégagement d'une autre pratique, qui les recollerait tous, et les ferait signifier.

Le cours de la pratique ne s'engage et ne se poursuit donc que parce que ce « défaut de sens » est saisi non pas comme un non-sens figé et absolu, mais comme un manque à combler,

comme une « ouverture », et donc comme une « promesse » de sens à construire : une attente (plus ou moins) partagée, s'installe, qui ne peut subsister que si elle convertit le défaut actuel en promesse potentielle. Ces marques, qui semblent insignifiantes et non fonctionnelles dans les pratiques en cours, dessinent une sorte d' « isotopie en creux », ou plus techniquement, une « présomption d'isotopie », une substance d'expression qui demande une substance du contenu pour prendre forme. Et c'est la poursuite et la reconnaissance de la pratique amoureuse qui fournira le contenu thématique de cette isotopie en construction.

Et c'est par conséquent sur ces « marques » que travaille l'adaptation praxique. Toutes ces marques sont des « pierres d'attente », qui appellent, par leur défaut de sens même, un nouvel ajustement et la construction d'une pratique différente qui les ferait signifier de manière adéquate. On ne peut donc pas opposer comme incompatibles ou contraires l' « ajustement » et la « programmation », puisque ces deux formes de base s'appellent l'une l'autre, chacune étant susceptible de préparer les conditions d'apparition de l'autre. Autrement dit, ce serait une grande naïveté, en matière de pratiques amoureuses comme en toute pratique, de croire que, au moment même où l'on croit « inventer » une relation, on échappe aisément à la pression des formes culturelles et aux héritages adaptatifs.

L'adaptation repose ici sur deux mouvements, deux tensions, l'une rétrospective, et l'autre prospective, qui dominent tour à tour.

La *tension rétrospective* domine au début de la séquence, pour constituer une « mémoire de l'origine », et elle consiste principalement, après réitération, en une relecture d'une série de faits et d'échanges anodins, pour les transformer en une série nécessaire de phases liées entre elles par une tension qui apparaît alors comme prospective ; chaque motif, grâce à la marque spécifique qu'on lui reconnaît maintenant rétrospectivement, semble alors contenir en germe (en potentiel) tous les motifs suivants. Ici, l'*accident* débouche sur une *semi-programmation*.

La *tension prospective* domine dans la suite de la séquence, une fois le travail d'adaptation rétrospective accompli, et fait de chaque nouveau motif une étape dans une progression qui semble alors inéluctable, en attente des ajustements ultérieurs. Comme cette progression peut maintenant être assumée, elle prend alors la forme d'une *conduite*.

Les tensions rétrospectives fixent en quelque sorte le sens de ce qui n'en avait pas encore. Les tensions prospectives fonctionnent comme des « promesses » ouvertes, qui demandent soit une confirmation (une partie des potentiels se réalisent), soit une relance, par d'autres promesses de même nature, et ainsi de suite. L'interaction entre les tensions prospectives (les promesses) et les tensions rétrospectives (les fixations de sens et les confirmations / infirmations) permet ainsi l'adaptation progressive, et la série forme alors une pratique reconnaissable par les deux partenaires. Mais pour cela, il faut que la pratique passe par plusieurs « régimes » successifs (accidents, semi-programmation, conduite, etc.)

Car l'enjeu est bien la reconnaissance d'une séquence pratique stabilisée dans la culture commune des partenaires (reconnaissance sanctionnée par la lexicalisation – c'est

l'amour – ou par la déclaration – je t'aime –). Et c'est exactement cette étape que craignait le compte Mosca dans *La chartreuse de Parme* : que le mot « amour » fût prononcé entre la Sanseverina et Fabrice. Même si la séquence n'est pas réalisée complètement, même si son ordre canonique n'est pas respecté, elle devient le fil conducteur de toutes les promesses prospectives et de leurs vérifications rétrospectives.

Ce type de pratiques amoureuses (il y en a d'autres…) se présente donc d'abord comme une *praxis* (quelque chose se passe, qui était possible et dont les partenaires sont capables, puisque cela a lieu), qui se spécifie rapidement en *conduite*, grâce aux calculs d'intention et d'imputation (c'est l'un ou c'est l'autre qui a pris telle ou telle initiative), voire en *programme* ou en *destinée*, si on en impute la responsabilité à une « pression » extérieure ou intérieure commune. Et bientôt, sur le fond de la reconnaissance partielle et intermittente de *routines* et d'*habitudes*, la pratique forme bientôt la séquence particulière mais identifiable d'une aventure inter-individuelle cohérente, et dont le sens est maintenant donné en partage.

Les variations sont innombrables, et caractérisent même des « rôles » typiques de la pratique amoureuse : le(la) « dragueur(euse) », qui transforme ces conduites en routines plus ou moins caricaturales ; l' « allumeu(r)se », qui interrompt le parcours canonique au moment crucial ; la « midinette », qui goûte tout particulièrement le caractère canonique et l'ordre figé de la séquence ; le(la) « mystificateur(trice) », qui affecte chacun de ses comportements de ce « défaut de sens », de ce coefficient d'incertitude et d'ouverture qui autorise toutes les interprétations rétrospectives ; le(la) « manipulateur(trice) », qui provoque sciemment des interpolations dans la séquence, en jouant des tensions prospectives et rétrospectives par des anticipations et des retards calculés, etc.

Chacun peut isoler et emphatiser tel ou tel motif (le sourire, le regard appuyé, le mot d'esprit, l'effleurement, etc.) et s'en faire une « technique », un « style » ou un emblème identitaire. Chacun peut même aussi jouer de cette séquence, en suscitant l'impatience (par un ralentissement général et un allongement excessif de chaque phase ou de chaque intermède), ou en provoquant, à dessein ou involontairement la surprise (qui peut même être panique) en syncopant brutalement telle ou telle phase. Peu importe l'inventaire de ces rôles : il suffit de constater que chacun d'eux ne fait sens qu'en référence à la séquence canonique de la conduite amoureuse.

DEUX EXEMPLES

De ces multiples variations, nous nous contenterons d'en évoquer deux, célèbres en raison de leur exploitation artistique.

La première est la programmation protocolaire de cette pratique dans une culture familiale : Michael Corléone, dans *Le parrain*, est provisoirement exilé en Sicile, où il fait la connaissance d'une jeune fille à laquelle il fera la cour selon les formes imposées par les traditions familiales, comprenant le déjeuner, la promenade, le cadeau, etc. le tout en présence de toutes les femmes de la famille. Mais ce *protocole* n'en est pas moins compatible avec la sé-

quence canonique de la *conduite* amoureuse, comprenant les regards, les sourires, les paroles, etc.

Pourtant, dans ce cas même, la difficulté principale tient à la possibilité de dégager une *conduite* observable malgré le *protocole*, et de les mettre en scène sans les confondre, tout en les manifestant comme compatibles. La prise de vue et le montage du film permettent ces intercalation : dans les scènes de rencontres protocolaires entre les deux familles, filmées en plan large, sont enchâssés des plans resserrés, où apparaissent les sourires, les regards, les activités partagées. La scène de la promenade est particulièrement significative du procédé, puisqu'un plan resserré et rapproché montre les deux jeunes gens marchant côte à côte sur un chemin, puis le plan s'élargit, pour cadrer toute la troupe des tantes et matrones habillées de noir qui les suivent et les encadrent. Le changement de régime, porté et euphémisé par un banal procédé de l'expression filmique, a alors un effet humoristique. Les angles et les cadres (en général des plans rapprochés) permettent de saisir intensivement la naissance de la relation amoureuse, au moins la proposition et l'acceptation inter-individuelles, et de les extraire formellement du déroulement collectif et protocolaire prévu par la tradition. Cette dernière n'interdit pas la conduite amoureuse ; elle se contente de la contraindre, et d'inciter à des ajustements. Autrement dit, l'ajustement propre à la pratique amoureuse est doublé d'une adaptation à une autre forme, imposée de l'extérieur, qui permet de faire la différence entre cette pratique légitime, et celles qui ne le seraient pas.

Le second cas est celui de la programmation par défi d'un des partenaires. Dans les pratiques amoureuses comme dans bien d'autres, le défi joue un rôle adaptatif soit pour franchir un obstacle exceptionnel, soit pour accélérer le parcours, et parfois les deux en même temps soient inter-individuels : le sourire, le regard, les propos ou les effleurements se font alors provocants, de manière à accélérer les enchaînements prévisibles de la conduite. Stendhal, dans *Le rouge et le noir*, met en scène un défi « interne » (lui aussi « accélérateur ») : un soir au jardin, Julien Sorel s'oblige (sous peine de suicide immédiat) à prendre la main de Mme de Rênal, qui la lui abandonne pendant toute la soirée.

Le motif de la « main » est récurrent dans *Le rouge et le noir*, dans la première partie consacrée à l'aventure avec Mme de Rênal. Il apparaît d'abord comme un contact fortuit, la veille du grand soir :

> *Un soir, Julien parlait avec action* […] *; en gesticulant, il toucha la main de Mme de Rênal* […]. *Cette main se retira bien vite ; mais Julien pensa qu'il était de son* devoir *d'obtenir qu'on ne retirât pas cette main quand il la touchait.*[8]

Le même motif réapparaîtra ultérieurement, à deux reprises. Une première fois, Mme de Rênal donne sa main à Julien pour le tenir à distance, alors qu'il vient de poser des « baisers passionnés » sur son bras. La deuxième fois, la relation s'inverse : Julien a posé sa

---

[8] Stendhal, *Le rouge et le noir*, Paris, M.E.N., 1972, p. 51. L'italique *devoir* est de Stendhal.

main sur celle de Mme de Rênal, et par distraction, la retire ; la jeune femme n'a de cesse, alors, de la reprendre, bouleversée par ce qu'elle interprète comme une marque d'indifférence.

Quatre occurrences, la première apparemment insignifiante (un *accident*), et à laquelle l'un des partenaires s'impose comme obligation de donner du sens (une *conduite*), et les deux dernières, déjà chargées de sens, l'une en manière de compensation pour un contact trop risqué et refusé, l'autre comme manifestation immédiate et confirmation de l'attachement (des variations autour d'une *programmation*). C'est donc bien la deuxième occurrence qui a changé le statut de ce motif. Bien sûr, sa réalisation n'a rien de canonique, et le défi et l'obligation font clairement sortir Julien de la conduite amoureuse ordinaire :

> *L'idée d'un devoir à accomplir, et d'un ridicule ou plutôt d'un sentiment d'infériorité à encourir si l'on n'y parvenait pas, éloigna sur-le-champ tout plaisir de son cœur.*[9]

La suite est à l'avenant : attente, angoisse, crainte, et promesse de suicide en cas d'échec ; Julien réussit, tient la distance et Mme de Rênal est conquise.

Mais ce qui importe en l'occurrence, c'est la « marque » passionnelle dont ce motif est alors affecté, puisqu'il contient potentiellement toute la suite de l'aventure, y compris dans sa micro-séquence (prendre, retirer, reprendre, garder, abandonner, etc.), marque qui en comble le défaut de sens initial, et à partir de laquelle se formera une sorte de « mémoire » interne de la conduite amoureuse. Il va sans dire que cette marque passionnelle, cette nouvelle motivation d'un contact anodin, est d'autant plus forte qu'elle est accomplie en public, dans l'obscurité ou en pleine lumière, et en concurrence avec d'autres pratiques sociales (notamment « tenir la conversation »).

Les passions sont susceptibles d'être saisies et interprétées à tous les niveaux de pertinence de l'expression : comme figures-signes, pour l'émotion pontuelle ; comme textes-énoncés, dans l'énonciation passionnée ; comme pratiques, stratégies et formes de vie. Par exemple, la colère connaît tous les niveaux de pertinence, depuis le signe émotionnel jusqu'à la forme de vie mythique, propre aux dieux indo-européens (les dieux « colère »), en passant par la colère-stratégie (chez Sénèque, dans le *De Ira*). L'amour aussi, et la théorie de la « cristallisation », chez Stendhal, relève à l'évidence de l'amour-texte, alors que nous avons choisi ici l'amour-pratique, la conduite amoureuse. Seule la prise en charge au niveau de la pratique permet de restituer aux passions leur véritable dimension culturelle, interactive et sociale.

---

[9] Op. cit., p. 51.

Le repas et la conversation de table : une séquence canonique et un montage stratégique[dans *Les Voyageurs de l'Impériale* d'Aragon]

PRÉAMBULE

Cette étude est consacrée à un genre de pratique sémiotique, la conversation de table, et à son agencement avec une autre pratique, le repas, et notamment le repas de famille. Globalement, il semblerait que l'ensemble constitue une seule macro-pratique, composée de deux sous-pratiques, le repas et la conversation. Mais cette composition est loin d'être réglée à l'avance, et on verra que même la valeur (ou non-valeur) de l'une ou l'autre de ces deux pratiques dépend de la qualité de leur agencement commun. Par conséquent, le niveau de pertinence adéquat, celui qui décide de la valeur du montage, est la *stratégie*.

Nous avons choisi comme corpus de référence un corpus littéraire, onze scènes ou segments consacrés aux repas dans *Les voyageurs de l'impériale*, d'Aragon[10]. L'intérêt de ce corpus tient à l'étroite connexion qu'il met en question, entre d'une part le déroulement des repas, et, d'autre part, celui des conversations. Un repas réussi adopte certes la séquence canonique (ordonnancement, complétude, rythme), mais ici, en outre, cette réussite dépend de la capacité de la conversation à respecter, renforcer et réfléchir cette même séquence.

De fait, les perturbations et incidents qui affectent la séquence canonique sont tous des évènements conversationnels : s'abstraire du repas et se plonger dans ses pensées intérieures, refuser un plat, provoquer un esclandre, etc. Dans le roman d'Aragon, les deux extrêmes sont représentés : le repas réussi et « cordial », et le repas raté et « morne », ou l' « esclandre » ; on peut donc en dégager les conditions de validation et de falsification d'un modèle hypothétique pour l'agencement stratégique entre les deux pratiques, porteur des valeurs de la connexion stratégique entre les deux pratiques.

Notre étude visera par conséquent à dégager le plus précisément ces enjeux axiologiques, et la manière dont ils sont ancrés dans la structure figurative des scènes de repas. Elle portera successivement : (1) au *plan de l'expression*, sur les rapports entre « parler & manger », et plus précisément sur les enjeux de la segmentation réciproque et des interactions entre la séquence conversationnelle et la séquence alimentaire ; (2) au *plan du contenu*, sur les structures d'échanges sous-jacentes à ces scènes de repas, et sur le modèle qui les gouverne.

---

[10] Ce sont, dans l'édition Gallimard, collection Folio :

1) Le dîner au restaurant de l'Exposition coloniale (I, 1, 40-41)
2) Le grand dîner annuel de Paulette Mercadier (I, 5, 68-69)
3) Les repas de vacances à Sainteville (I, 8, 83)
4) Les repas en famille du PdV de Pascal Mercadier (I, 13, 125)
5) Un repas à Sainteville avec les Pailleron (I, 24, 176 et seq.)
6) Le repas de fête de la belle-mère à Sainteville (I, 28, 194-197)
7) Le banquet d'enterrement de la belle-mère (I, 49, 290-292)
8) Un dîner "morne" à Sainteville (I, 52, 311-312)
9) Un dîner en solitaire au restaurant à Venise (II, 3, 384)
10) Un repas au restaurant entre Mercadier et son "biographe" (III, 3, 479-487)
11) Les repas à la pension des Meyer (III, 5, 488-489 & 500-502)

La motivation

On remarque pour commencer que plusieurs repas ne sont évoqués qu'en raison de la conversation dont ils sont l'occasion. Le repas à l'Exposition Coloniale (**1**) est exclusivement motivé et organisé par le besoin "*inextricable*" de parler de l'amiral, l'oncle de Paulette Mercadier:

> *Il avait un besoin inextricable de parler à Pierre, qu'il connaissait peu. Il n'était pas d'habitude aussi bavard. Mais ce soir-là, quelque chose en lui s'était déchaîné.* (40)

Ce besoin est d'abord le motif de l'invitation faite au couple : il avait une autre obligation, à laquelle il renonce pour pouvoir s'épancher. Ce besoin est tel, en outre, qu'il lui fait oublier la galanterie, qui consiste à ne pas trop parler de politique « devant une jolie femme ».

De même, la seule évocation des repas de vacances à Sainteville (**2**) consiste à signaler que l'oncle (le "comte") "*parlait fort peu à table avec ses neveux*" (83). Ou encore, les repas de famille ne sont évoqués, du point de vue de Pascal (**3**), qu'à partir du moment où, préoccupé par la découverte de sa sexualité, l'enfant « *n'était pas bien à la conversation pendant le dîner* » (125).

Enfin, le dernier repas au restaurant, avec le « biographe » à Paris (**9**), n'a d'autre objectif que la conversation au cours de laquelle ce dernier espère trouver des explications définitives au comportement de son modèle, Mercadier. D'entrée de jeu, il est d'ailleurs précisé : « *On ne se parle bien que le ventre à table.* »(479).

Dès lors, entre les deux pratiques, une première connexion est posée : elle est hiérarchique, elle repose sur l'articulation entre un programme de base, qui fournit l'enjeu et la valeur « descriptive », et un programme d'usage, qui fournit les valeurs modales nécessaires à la réalisation du premier. Rien de bien original en cette affaire, si ce n'est que les deux parcours sont concomitants, au lieu de se succéder, et que, par conséquent, la réussite du programme d'usage n'est pas acquise au moment où commence le programme de base. Et même, plus précisément, la « réussite » tient à la bonne forme de l'agencement entre les deux pratiques. On peut considérer que ce type de connexion, entre deux procès dont les déroulements sont concomitants et interdépendants, est caractéristique des « pratiques » et de leur niveau de pertinence, et les distingue des « programmes narratifs », au niveau desquels la dépendance est de simple présupposition.

En d'autres termes, le « protocole » du repas prévoit que l'on se parle en mangeant, et par conséquent, pour pouvoir se parler, le plus efficace est de se mettre à table.

La connexion et la segmentation

La valeur globale de l'agencement stratégique entre les deux pratiques dépend de la qualité et des propriétés de la connexion.

Dans le roman, les évaluations explicites sont à cet égard tout à fait remarquables : les repas de vacances à Sainteville sont ennuyeux et sans intérêt parce qu'on n'y parle pas ; le repas avec l'amiral est assommant (surtout pour Paulette) parce que l'amiral parle sans arrêt, au point qu'on ne parvient plus à suivre les phases du repas ; le repas avec le biographe est réussi, parce que les phases du repas segmentent très précisément les différentes phases de la conversation. Il y a donc deux manières de déconnecter la conversation du repas : ne pas parler en mangeant, ou parler de telle manière que la conversation ne respecte pas les phases du repas, les occulte ou les neutralise. La question est bien là aussi de réunir, en les rendant complémentaires, d'un côté un *protocole*, et de l'autre une *conduite*, l'un et l'autre pouvant accueillir, selon les circonstances, des formes *accidentelles* ou *rituelles*.

L'absence de connexion, ou une mauvaise connexion entre les deux pratiques invalide l'ensemble : on s'ennuie en mangeant, et on n'apprécie plus le repas ; on n'écoute plus une conversation qui ne suit pas le rythme du repas ; la valeur réside donc très précisément non seulement dans la qualité de la connexion, mais dans la capacité de cet agencement à s'afficher lui-même, et à se faire connaître des participants. Or cette « capacité » doit être de type méta-sémiotique, c'est-à-dire ici stratégique, et sensible, car elle doit être observable sinon à tout moment du moins de manière récurrente. Et c'est la « segmentation réciproque » (ou « co-segmentation ») entre les deux pratiques qui réalise cet objectif.

Examinons attentivement les conditions d'une connexion réussie, par exemple celle du repas avec le biographe (**10**).

Ce repas comporte cinq segments conversationnels, dont les démarcations sont toutes des phases marquantes du repas :

- *du début jusqu'au tournedos* (480), la conversation n'est pas évoquée, et le texte ne manifeste que les impressions de Mercadier, qui regarde son interlocuteur : c'est le portrait de M. Bellemine ;
- *du tournedos jusqu'au choix du second vin* (481), les deux partenaires se mesurent, cherchent un sujet de conversation ; Bellemine est inquiet du jugement de Mercadier sur sa biographie ; Mercadier fait preuve de bonne volonté en engageant la conversation sur cette biographie, mais sans comprendre ce que l'autre attend de lui ;
- *du second vin jusqu'au choix des fromages* (484), et toujours faute de comprendre ce que Bellemine lui veut, Mercadier inverse les rôles, interroge son partenaire, et cerne ses motivations ;
- *du fromage jusqu'au café* (486), Bellemine a enfin trouvé son thème, et interroge Mercadier sur son rapport au travail, à l'argent et à la vie en société ;
- *après le café et le marc*, sur une question de Bellemine sur ses enfants, Mercadier explique pourquoi il n'a pas repris contact avec sa famille.

Superficiellement, cette segmentation se présente comme une recherche en cinq phases du thème de conversation pertinent. Plus profondément, elle structure une "*épreuve*" (au sens de la sémiotique narrative) en trois phases canoniques : 1- la *confrontation* (premier et deuxième

segments) : les partenaires se mesurent, d'abord visuellement (prise de connaissance) puis verbalement (inquiétudes et attentes) ; 2- la *domination* (troisième et quatrième segments) : tour à tour, les deux partenaires prennent l'avantage, Mercadier d'abord[11], Bellemine ensuite ; 3- la *résolution* (cinquième segment) : Bellemine trouve la faille, s'y engouffre, Mercadier ne résiste plus, et donne la clé de l'énigme que cherchait à élucider le biographe.

La relation entre les deux pratiques (manger & parler), sous l'effet de cette co-segmentation dégageant des deux côtés une séquence pertinente (un repas ordonné et complet, une épreuve narrative en bonne et due forme), fonctionne alors comme une sémiotique connotative, où l'une des deux pratiques (parler) confirme et affiche réflexivement la canonicité de l'autre (manger)[12]. Si les deux séquences sont synchrones, alors la conduite exprime réflexivement la bonne forme du protocole.

La cordialité

La connexion entre les deux séquences praxiques étant la condition générale de la valorisation du repas, la co-segmentation serait la condition d'une valorisation positive. La co-segmentation est un phénomène de nature aspectuelle et processuelle, et manifeste pour le spectateur comme pour les participants, comme nous l'avons déjà suggéré, la « bonne forme » syntagmatique du montage stratégique. Mais, pour étayer cette hypothèse, il faut au moins pouvoir démontrer que cette co-segmentation est perçue par les intéressés, et qu'elle est interprétable en tant que telle : d'où le rôle décisif des « passions » de la co-segmentation, et notamment la « cordialité » qui sanctionne la connexion réussie entre les deux pratiques.

Deux cas extrêmes se rencontrent. Le dernier repas en famille (**8**), est un repas qualifié de « *morne* » alors même que la conversation sur les tables tournantes qui l'accompagne est pourtant très animée et polémique[13].

Mais, à y regarder de plus prêt, on remarque que cette conversation est évoquée sans aucune mention du repas qui l'accompagne, et ce n'est qu'après-coup, grâce à une sorte d'anaphore généralisée, que la phrase « *Un dîner morne.* », en clôture de l'échange conversa-

[11] Cf. « *La situation était renversée : c'était maintenant Mercadier qui interrogeait, qui scrutait Bellemine, qui se passionnait pour le problème Bellemine, sa psychologie.* » (440)

[12] *A contrario*, les principaux esclandres et les comportements hors normes sont étroitement liés à l'interruption du repas, c'est -à-dire, formellement, à une syncope rythmique par rapport à la segmentation canonique. Si Pascal n'est "*pas à la conversation*", et s'il est impatient de quitter la table familiale (**4**), c'est en partie parce qu'il y eu une *altercation* ; immédiatement à la suite des échanges aigre-doux entre Pascal Mercadier et sa belle-mère, figure en manière de commentaire: « *Pascal n'avait qu'une idée, se lever de table.* »(125)
A Sainteville, et à l'occasion de son dîner de fête (**6**), la belle-mère fait un esclandre parce que Mercadier quitte la table avant le café, pour rejoindre les Pailleron. Enfin, lors du banquet d'enterrement de la même belle-mère (**7**), l'évêque et Mercadier quittent discrètement la table avant le café et les alcools, pour fuir l'attitude des autres convives.

[13] Il y a, bien entendu, quelques raisons narratives et affectives à cette évaluation dysphorique, puisque Mercadier vient de recevoir congé de sa maîtresse, Mme Pailleron, et que, en outre, cette dernière semble entretenir les meilleures relations avec sa propre femme.

tionnel précédent, nous apprend qu'il s'agissait d'une discussion de table. Ce mode de textualisation manifeste l'impossibilité ou l'insignifiance, dans ce cas précis, de la connexion entre les deux pratiques. Et, en ce sens, le jugement axiologique et la réaction affective visent très précisément cette impossible connexion, dans la mesure où l'expression *Un dîner morne* est à la fois le moyen d'exprimer l'absence de connexion (en tant qu'anaphore généralisée) et le support de l'évaluation (en tant que prédicat axiologique). Un repas « morne », en somme, c'est donc un repas où la conversation est totalement déconnectée de la prise alimentaire[14], et tout se passe comme si, en l'absence de co-segmentation synchrone, le repas n'était pas racontable. La commutation fonctionne bien : l'inefficience de la conduite conversationnelle rend le protocole alimentaire insignifiant.

A l'inverse, le long repas de vacances qui rassemble les familles Mercadier et Pailleron à Sainteville (**5**), est qualifié de « cordial » : *L'atmosphère était extrêmement cordiale* (177). Cette appréciation intervient juste au moment où l'oncle de Sainteville, en discours indirect libre, s'occupe de la salade et raconte une histoire, tout à la fois :

> *L'atmosphère était extrêmement cordiale. Et le comte de Sainteville n'aurait permis à personne d'assaisonner la salade à sa place. Il racontait à sa voisine une histoire du pays. Un drame dans la montagne...* (177)

L'enchaînement est très clair : le « *Et* » est ici un connecteur de glose, de renchérissement et/ou d'illustration : ce moment de synchronisation, où le comte revendique l'assaisonnement de la salade, et s'y emploie tout en racontant une histoire, manifeste au plan figuratif la co-segmentation des parcours, et suscite directement l'effet de « cordialité ».

Quelques lignes plus loin, tout en commentant une partie de l'histoire, Mme Mercadier prend de la salade :

> *« Vous dites toujours ça, mon oncle, et c'est injuste! » protesta Mme Mercadier qui reprenait une feuille où s'étaient accrochées quelques gouttes de vinaigre.*" (177)

Raconter / assaisonner, protester / se resservir : la synchronisation est parfaite, entre la segmentation de la conversation et celle du repas.

Les moments de synchronisation constituent des *nœuds axiologiques*, sensibles et efficients, qui persuadent chacun des participants de la réussite de la stratégie collective, et qui se manifestent par un sentiment de « cordialité ».

La « bonne forme » de la séquence stratégique n'est donc pas seulement une structure objective ; elle doit aussi être perçue, et cela implique au moins une compétence des participants : ils doivent être en mesure de réagir à cette bonne forme, ils doivent être sensibles à la séquence canonique, sensibles à la valeur qui est associée à la co-segmentation. Comme dans le cas qui nous occupe la relation entre les deux pratiques est orientée, cette valeur qui appa-

[14] C'est à la suite de ce même repas que Mercadier exprime son agacement à l'égard du caractère formel et insignifiant du rituel familial (*Avec la famille, l'essentiel c'est la patience à table*).

raît lors d'une perception affective (« cordial » ou « morne »), qui n'est autre que la perception de l'adaptation de la séquence conversationnelle à la séquence canonique du repas.

Réflexivité, sémiotique connotative et méta-sémiotique

La relation entre la séquence alimentaire et la séquence conversationnelle est *réflexive* mais *dissymétrique* : (i) la seconde réfléchit la première, la commente, la renforce en la redoublant de manière redondante et synchrone, et (ii) la première procure à la seconde un cadre relativement stable. En effet, le statut sémiotique de ces deux séquences est fort différent : la séquence alimentaire, en tant que *protocole*, est réglée par des usages culturels, et ne se décide pas au moment même du repas ; même innovante, elle doit être réglée et décidée à l'avance ; en revanche, la séquence conversationnelle, en tant que *conduite*, n'est pas en général planifiée, et même si elle obéit à quelques règles culturelles, sa forme générale doit être inventée en temps réel, par un ajustement stratégique permanent.

Cette dissymétrie influe donc sur les effets de la connexion, puisque la séquence alimentaire peut être exprimée par la conversation (sauf *accident*, en cas d'esclandre et de sortie prématurée), alors que la séquence conversationnelle ne peut être que conformée (ou pas) par les phases du repas. En somme, le parcours canonique (du repas) peut être *réfléchi* par le parcours « en acte » (de la conversation), alors que le parcours « en acte » ne peut être qu'*infléchi* par le parcours canonique.

La conversation synchrone étant un invariant de tous les repas réussis, elle apparaît alors comme l'isotopie *connotative* pour la configuration alimentaire : la conversation synchrone connote la réussite du repas[15] .

Mais en outre, comme la séquence alimentaire procure à la conversation sa forme, sa syntaxe et son rythme, cette dernière apparaît finalement comme une des réalisations thématiques et figuratives possibles d'un schème formel constant, le « modèle » interprétatif ; elle peut donc fonctionner comme le plan de l'expression de ce schème formel, que nous considérerons, par hypothèse, de nature anthropologique. La conversation et donc une *méta-sémiotique* susceptible de donner accès au modèle anthropologique du repas[16] (cf. infra).

Ces deux interprétations apparaissent sur le tableau suivant :

	Plan de l'expression	**Plan du contenu**
Relation connotative	*La séquence canonique*	*La conversation synchrone*
Relation méta-sémiotique	*La synchronisation*	*Le schème formel de l'échange*

[15] Selon Hjelmslev, une sémiotique connotative convertit un ensemble de variantes en invariant, et fonctionne comme un “plan du contenu” pour la sémiotique objet. J'ajoute la clause de réflexivité pour maintenir le lien avec l'énonciation.

[16] Selon Hjelmslev encore, inversement, une méta-sémiotique convertit un invariant en variété, et fonctionne comme un “plan de l'expression” pour la sémiotique objet.

Cette proposition implique un processus interprétatif en deux temps, dont le moment essentiel est une conversion de l'effet connotatif en expression méta-sémiotique, une conversion de la « sensibilité » à la co-segmentation en « reconnaissance » d'un modèle culturel.

VARIÉTÉS DE LA CO-SEGMENTATION

[Perception] ▼ **[*Connotation*]**

SYNCHRONISATION = CORDIALITÉ

[Reconnaissance] ▼ **[*Méta-sémiotique*]**

MODÈLE DE L'ÉCHANGE

L'ÉCHANGE RITUEL

Il est temps de donner un contenu à ce modèle de l'échange, le contenu de la méta-sémiotique dont l'expression est fournie par le fonctionnement synchrone de la séquence conversationnelle et de la séquence du repas.

Chaque scène de repas manifeste une *structure d'échange*, sur le modèle du don et du contre-don, auquel le repas prête sa forme syntaxique. Mais cet échange fonctionne ici sous une condition très particulière. En effet, parmi tous les rites d'échange possibles, il en est un où le contre-don reste indéterminé, potentiel et fixé *sine die* ; à la limite, le don n'a d'autre but que de susciter *la bienveillance du destinataire*.

Ce type d'échange rituel est caractéristique du *sacrifice*. Lors du sacrifice, en effet, un bien est détruit ou consommé, au bénéfice direct ou indirect d'un tiers, en échange de quoi le tiers devra examiner favorablement les éventuelles sollicitations ou les besoins ultérieurs du donateur. Indépendamment du contenu religieux et figuratif de ce type de pratique rituelle, on peut donc retenir les deux propriétés suivantes :

1- l'éventuel contre-don reste indéfini, non contraint, et il n'est donc pas supposé être du même type que le don (il n'y a par exemple jamais d'échanges de repas dans le roman) ;

2- la nature spécifique de cette structure d'échange (don / bienveillance ultérieure) doit, pour être reconnaissable et efficiente, obéir à une codification (aspectuelle et rythmique) précise, qui fonctionne comme expression méta-sémiotique de son caractère « quasi-sacrificiel » ;

3- ce type d'échange, enfin, ouvre un temps social très particulier, indéfiniment étiré (puisqu'il n'y a pas de date fixée pour le contre-don), mais susceptible d'être à tout moment scandé, interrompu, ou réitéré (par de nouveaux sacrifices) : la bienveillance indéfinie, en effet, doit être « entretenue ».

Selon cette hypothèse, toutes les propriétés de connexion et de synchronisation qui ont été établies auparavant — et notamment les *nœuds axiologiques de la co-segmentation* — relè-

veraient de cette condition méta-sémiotique, et contribueraient directement, à garantir l'efficacité symbolique de la séquence. C'est en somme la ritualisation syntaxique du don-repas qui permet aux partenaires de le reconnaître implicitement ou explicitement comme un échange de type sacrificiel, producteur d'une « dette de bienveillance ».

LA PROMESSE ET SA RÉALISATION

A la fin du repas à l'Exposition Coloniale (**1**), l'amiral s'excuse bien curieusement :

Au dessert, l'amiral se rappela les promesses qu'il avait faites : 'Je me suis oublié, avec une jolie femme...' (41)

Vérification faite, le texte ne comporte aucune indication de promesse. La seule mention est celle d'une invitation à dîner, immédiatement suivie du passage déjà cité, où s'exprime son « inextricable besoin de parler ». On peut toujours supposer, sans grand bénéfice explicatif, une ellipse textuelle. Il paraît plus profitable de se demander en quoi la « promesse » est contenue dans l'acte d'invitation lui-même : selon notre hypothèse, cet acte d'invitation ouvre un cycle d'échange où le contre-don ne doit être ni immédiat, ni contraint, ni déterminé ; or, dans ce cas, le contre-don (l'écoute attentive) est imposé, concomitant, très précis. Certes, il relève bien de la « bienveillance » en général, mais sous des conditions modales et aspectuelles qui ne respectent pas le principe sacrificiel.

En somme, si donc une invitation à dîner comporte une promesse, c'est celle de respecter les clauses du modèle sacrificiel sous-jacent. Paulette Mercadier, l'épouse conformiste, a parfaitement intégré ce principe, qu'elle applique lors de ses "grands dîners" annuels :

*C'était un dîner pour **en** être quitte avec les collègues de Pierre, et leurs épouses.* (68)

Ce qui fait problème ici, bien sûr, c'est le "***en***" (souligné par nous) : être quitte de quoi ? Comme les Mercadier ne fréquentent pas les collègues du mari, on suppose que c'est justement cette distance qu'il faut se faire pardonner ; ce que le texte confirme, en précisant que le dîner sert à être quitte, en somme, de la différence de richesse et de milieu social entre Mercadier et ses collègues plus humbles. La forme sacrificielle — dans ce cas, parfaitement codifiée: séquence, protocole, distribution des places et des rôles — a pour objet de faire connaître la nature du contre-don attendu : un crédit de bienveillance indéterminé, en compensation de l'inégalité des conditions sociales et économiques, qui pourrait inspirer *a contrario* de la malveillance.

Il en va de même pour le repas à Sainteville, organisé sur l'invitation des Pailleron : saisissant le prétexte du « sauvetage » de la fille Pailleron par Mercadier, les Pailleron proposent eux aussi un rituel sacrificiel, destiné à restaurer la bienveillance de leurs propriétaires, et à compenser leur propre présence encombrante au château[17] : de fait, la cordialité du repas est

[17] Elle a déjà, d'ailleurs, suscité la malveillance latente ou déclarée des hôtes habituels du château, notamment de la part de la sœur du comte de Sainteville.

en elle-même à la fois une promesse et une demande de bienveillance, en échange du rituel parfaitement synchrone.

En somme, le contenu correspondant à l'expression constituée par la « co-segmentation synchrone des pratiques », est bien ici une *forme de vie*, régie par une structure syntaxique spécifique (le rite quasi-sacrificiel), et comportant notamment une attente et une promesse indéfinies de bienveillance.

Le refus de bienveillance

Les épreuves de commutation ne manquent pas, et elles concernent à la fois les figures de l'expression et celles du contenu.

L'échange échoue dès lors que l'une des deux propriétés de l'échange sacrificiel n'est pas respectée :

1) *Du côté du contenu*, le contre-don est prédéfini, contraint, à date fixe.

C'est le cas, notamment, des repas à la pension de famille des Meyer, au cours desquels il est impossible d'oublier qu'ils font partie de la rémunération des enseignants et répétiteurs de l'école Robinel, en raison de quoi ils sont très chichement mesurés : ces repas n'ont plus aucun caractère sacrificiel, puisqu'ils entrent dans *un échange travail/rétribution*, et leur qualité est proportionnelle à la valeur marchande des enseignements (valeur en baisse régulière, précise-t-on!).

L'atmosphère des repas de vacances à Sainteville est moins aigre, mais le cas n'est pas moins significatif ; on apprend en même temps que l'oncle est payé par les parents pour héberger ses neveux, et qu'il leur parle peu pendant les repas : sur le fond d'un échange de type marchand, et non de type sacrificiel, il est donc inutile de « faire les frais » de la conversation, puisque, de toutes façons, l'objectif de l'échange n'est pas d'attirer la bienveillance de qui que ce soit[18].

2) *Du côté de l'expression*, la co-segmentation synchrone n'est pas respectée

C'est le cas des repas où la connexion et la synchronisation des deux parcours praxiques se fait mal ou pas du tout, mais aussi des repas interrompus ; ainsi, dans ce cas, la belle-mère de Mercadier refuse-t-elle toujours sa bienveillance à son gendre, ou encore Mercadier à sa femme.

Les différents types de transgression confortent par conséquent systématiquement la relation méta-sémiotique entre les deux pratiques : les unes affectent le contenu (le modèle sacrificiel) et les autres, l'expression (la co-segmentation des deux pratiques). Mais dès lors que la transgression touche l'un des deux plans, l'autre est systématiquement lui aussi affecté : on a donc bien affaire à une relation sémiotique forte, dont les deux plans sont solidaires, et sensibles aux opérations de commutation.

[18] Loin d'être un ours, l'oncle de Sainteville est très bavard et chaleureux (i) avec ses neveux en dehors des repas (!), et (ii) pendant d'autres repas, notamment avec les Pailleron.

Dans le cas du repas à l'Exposition Coloniale, par exemple, l'amiral néglige sa « promesse » implicite de deux manières : (1) au *plan du contenu* (le modèle sacrificiel), en définissant et en imposant le contre-don, en l'occurrence l'écoute attentive et bienveillante de son bavardage, et (2) au *plan de l'expression* (la co-segmentation synchronisée des pratiques), en tenant une conversation continue et monotone qui est insensible à la segmentation du repas.

CONCLUSION : EFFICIENCE DE LA FORME SYNTAXIQUE ET FORMES DE VIE

Le caractère canonique de la séquence alimentaire, ainsi que son étroite connexion avec la séquence conversationnelle participe donc directement de l'efficacité de l'échange sacrificiel, et ce dernier fonde l'efficience symbolique du repas. C'est parce que le repas fonctionne sur ce principe schématique précisément qu'il impose des conditions particulières de co-segmentation synchronisée entre les pratiques conversationnelle et alimentaire ; c'est parce qu'il respecte (ou ne respecte pas) cette forme séquentielle, aspectuelle et rythmique, qu'il est reconnu (ou pas) comme échange sacrificiel, et qu'il en conserve (ou pas) les vertus.

En effet, c'est seulement dans le cas où l'ordonnancement du repas parvient à imposer sa séquence (nombre et ordre des phases), son aspectualité (complet / incomplet) et son rythme (la durée et l'accentuation des phases) à la conversation, qu'il fait alors la preuve de son efficience symbolique, et qu'il suscite en retour la bienveillance réciproque des partenaires. Mais c'est aussi parce que l'échange sacrificiel ne fonctionne pas bien (par exemple, parce que les propriétés du contre-don ne sont pas respectées) que les deux parcours vont se déconnecter, et que le montage stratégique va se défaire, se syncoper, se raccourcir, ou se figer dans une pure répétition.

Nous avons proposé d'analyser le *montage stratégique* entre les deux pratiques de la conversion et du repas comme une relation méta-sémiotique comprenant un plan de l'expression (la co-segmentation synchronisée) et un plan du contenu (le modèle sacrificiel). En somme, nous avons montré que la *stratégie* est une *sémiotique-objet*, dotée d'un plan de l'*expression* et d'un plan du *contenu*, entre lesquels des *commutations* ont lieu et en vérifient la *pertinence*.

Mais en outre, ces deux plans obéissent chacun à une condition graduelle orientée par l'évaluation : le premier, à celle de la synchronisation des pratiques, et le second, à celle de l'indétermination du contre-don ; la variation relative de ces deux conditions permet de prévoir plusieurs types de corrélations différents entre expressions et contenus méta-sémiotiques.

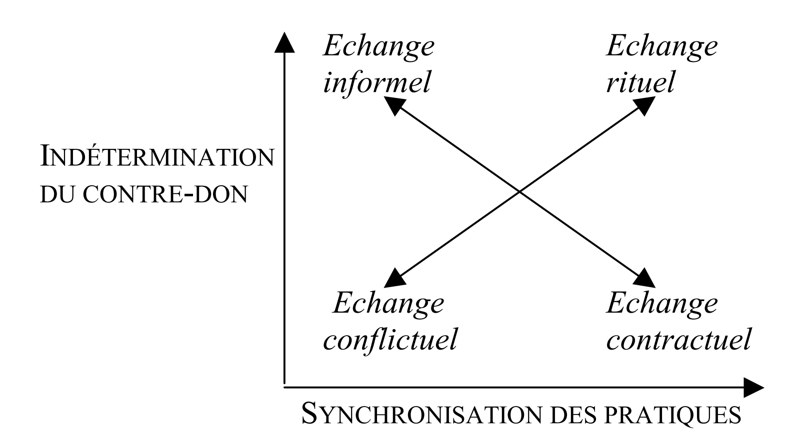
En partant de ces deux dimensions, (1) *la synchronisation des pratiques*, et (2) *l'indétermination du contre-don*, nous pouvons envisager de les disposer sur une *structure tensive*, sous la forme de deux gradients orientés, l'un, de la plus grande déstructuration à la forme canonique complète (du désordre asynchrone à l'ordre parfaitement synchronisé), et l'autre, de la plus grande détermination du contre-don à l'indétermination ouverte (de la dette à honorer immédiatement à la bienveillance généralisée et diffuse).

L'enquête sur le roman d'Aragon a surtout mis en évidence la collusion entre ces deux dimensions, en raison du poids axiologique qu'il accorde à la synchronisation entre la séquence alimentaire et de la séquence conversationnelle ; mais d'autres cas de figure se dessinent, considérés ici comme des dysfonctionnements, mais qui pourraient aussi être valorisés positivement.

Par exemple, dans le cas de l'échange marchand (chez les Meyer, notamment, à la cantine de l'école) le figement stéréotypé de la séquence alimentaire compromet la cordialité des échanges, mais suffit au moins un temps à remplir le contrat ; ou encore, entre Mercadier et son biographe Bellemine, l'échange est de type marchand (repas contre confidences), mais la rencontre est globalement cordiale : il y a donc des circonstances, et probablement une autre forme de vie, où les deux valences sont en tension inverse, et où leur devenir antagoniste est valorisé positivement.

Autre cas de figure, et même principe : lors du repas avec les Pailleron, le protocole est peu à peu mis à mal, et l'idéal du repas, de l'aveu même de Blanche Pailleron, semble tendre vers le pique-nique, c'est-à-dire vers une organisation déstructurée mais encore plus conviviale : dans ce cas, la corrélation s'inverse, et l'augmentation de la bienveillance attendue dépend dans ce cas du dépérissement de la co-segmentation.

La corrélation entre les deux dimensions donne donc lieu à une multitude de cas de figure possibles, mais à seulement deux grands types de corrélations : une corrélation directe où les deux dimensions se renforcent réciproquement, et une corrélation inverse, selon laquelle les deux dimensions s'affaiblissent réciproquement. Il en résulte que la structure offre au moins quatre positions saillantes et typiques, les deux positions extrêmes de chacun des deux types de corrélations.



- *l'échange rituel* correspond à une conjugaison de l'indétermination du contre-don (simple attente de bienveillance) et de renforcement de la forme syntaxique (connexion et synchronisation des pratiques).

- *l'échange contractuel* correspond au même degré de synchronisation, mais associé à une forte détermination des enjeux et contre-parties : le repas est « acheté » au prix de l'écoute ou de l'information, le repas entre explicitement dans un échange marchand.

- *l'échange rompu* correspond au même degré de détermination des enjeux et contre-parties, mais avec une désynchronisation des séquences praxiques (c'est le repas « altercation, le piège dont chacun a envie de s'échapper avant la fin).

- *l'échange informel* correspond au même degré de désynchronisation, mais avec une faible détermination des enjeux et des contre-parties (c'est la réception « bon enfant », le pique-nique ou le repas improvisé et informel).

A chacun de ces types tensifs, correspond un type de socialité (rituelle, contractuelle, conflictuelle et informelle), dont l'efficacité est définie par la combinaison de deux degrés, un sur chacune des dimensions de contrôle, et dont chacun caractérise une des formes et des valeurs possibles du montage stratégique entre pratiques. Mais on peut constater, dans le roman d'Aragon, que ces quatre types de socialité se regroupent en deux formes de vie : l'une, qui serait caractéristique de la *upper class* (haute bourgeoisie et noblesse terrienne, forme de vie « traditionnelle »), et qui n'offre d'alternative qu'entre la socialité rituelle et la socialité conflictuelle ; et l'autre, caractéristique de la *middle class* (petite bourgeoisie, bohème, etc., forme de vie « libérale »), et offre l'alternative entre la socialité marchande et la socialité informelle. Si cette répartition est valide, alors le changement de régime praxique et stratégique des repas doit accompagner les « déclassements » et « surclassements » : vérification réussie, puisque c'est le cas pour tous les personnages qui connaissent de tels aléas sociaux, et notamment, détail significatif, le comte de Sainteville, comte ruiné, qui alterne entre la socialité marchande (avec sa famille) et la socialité rituelle (avec ses voisins).

Il faut donc en conclure que la constitution de la relation sémiotique (entre plan de l'expression et plan du contenu) n'est pas seulement engendrée dans le processus même de la pratique individuelle ou collective : elle est globalement régie et déterminée par la forme de vie dont relève la pratique en question.